M.V. Kovalev, Russkie istoriki-ëmigranty v Prage (1920-1940)

M.V. Kovalev, Les historiens russes émigrés à Prague (1920-1940)

Stéphanie Cirac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8136>

DOI : 10.4000/monderusse.8136

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 503-509

ISBN : 978-2-7132-2441-6

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Stéphanie Cirac, « M.V. Kovalev, Russkie istoriki-ëmigranty v Prage (1920-1940) », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 55/3-4 | 2014, mis en ligne le 14 avril 2015, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8136>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

M.V. Kovalev, Russkie istoriki-ëmigranty v Prage (1920-1940)

M.V. Kovalev, Les historiens russes émigrés à Prague (1920-1940)

Stéphanie Cirac

RÉFÉRENCE

M.V. KOVALEV, *Russkie istoriki-ëmigranty v Prage (1920-1940)*, [Les historiens russes émigrés à Prague (1920-1940)], Saratov : Sarat. Gos. Tehn. Un-t, 2002, 408 p.

- 1 Depuis 1989, l'historiographie sur l'émigration russe de l'entre-deux-guerres s'est enrichie de nombreux travaux, notamment d'historiens jusqu'alors écartés de cet objet d'étude. Un certain nombre de publications ont déjà été consacrées à l'exil russe en Tchécoslovaquie, d'autres se sont penchées sur des figures singulières de la science. Cependant, jusqu'ici, aucun livre ne traitait précisément de la présence des historiens russes à Prague pendant l'entre-deux-guerres, bien que la capitale tchèque fût un centre culturel remarquable pour la « Russie de l'étranger ». En dressant un panorama très complet de la vie et des travaux de ces savants installés à Prague, le livre de M.V. Kovalev représente donc une contribution remarquable pour la connaissance de l'émigration russe. Cet ouvrage richement documenté s'appuie sur des sources provenant de diverses archives, personnelles et institutionnelles¹. Il croise l'anecdotique et le général dans un style vif et concis qui traduit parfaitement l'aventure humaine qu'est l'émigration. Le tableau brossé par Kovalev réunit avec justesse l'histoire des institutions et celle des individus.
- 2 Dans la première partie, « Les savants russes et le contexte culturel tchèque » (p. 37-124), c'est aux années de promesses que s'intéresse l'auteur. Il y analyse d'abord la politique menée par le gouvernement tchécoslovaque à l'égard des émigrés russes, puis décrit leurs conditions de vie et leur intégration souvent laborieuse. Dans la

deuxième partie, « L'histoire dans le contexte de l'organisation et de l'institutionnalisation de la vie scientifique » (p. 125-234), il propose une histoire des institutions scientifiques russes en émigration avant de livrer, en dernière partie, « Les métamorphoses de la mémoire historique » (p. 235-325), une étude consacrée aux différents mouvements de pensée développés par les historiens russes établis à Prague.

- 3 La vie intellectuelle et culturelle des Russes exilés à Prague a été stimulante : dans le guide qu'il publie en 1928 sur les Russes à Prague, Postnikov recense 238 cercles, sociétés et organismes culturels et scientifiques en activité entre 1918 et 1928². Parmi ceux-ci, Kovalev s'arrête sur les douze organismes³ qui relèvent plus précisément du champ de l'histoire et dont il détaille les séminaires et autres activités, tout en prêtant une vive attention aux hommes qui les ont animés et à leurs trajectoires. Ce faisant, il montre comment la capitale de cet État à peine né des cendres de l'Empire austro-hongrois est rapidement devenue un centre de la vie scientifique russe en exil. Que ces historiens fussent reconnus ou pas, leurs situations, loin d'être stables, ont été le fruit de parcours semés d'embûches et de luttes. Caractérisée par un indéniable déclassement, la carrière de chacun est toujours en cours de (re)construction, plus ou moins en lien avec son environnement.
- 4 Cet environnement fut double : les historiens ont prolongé des relations nouées avant l'émigration et instauré de nouvelles collaborations, soit à l'intérieur des limites de la communauté russe, soit avec leurs collègues tchèques. De la description qu'en donne Kovalev dans sa deuxième partie (p. 125-234), il ressort que ces constructions (travaux, collaborations, réseaux, organisations) n'ont pas toujours eu les effets attendus. Toutes ont obéi à des nécessités diverses qui parfois se recoupaient : trouver un emploi, continuer ses recherches, conserver la mémoire de la Russie à l'étranger à travers une histoire parfois idéalisée ou idéologisée. La variété des motifs témoigne de la diversité sociologique de la communauté scientifique émigrée. Des savants renommés s'y fixèrent, invités par les autorités tchécoslovaques, et tentèrent d'y prolonger leur carrière ; d'autres, plus jeunes, ont peiné à entamer la leur ; des étudiants y furent également formés sous la houlette de professeurs russes, à l'Université libre russe ou dans des instituts spécialisés. Kovalev, dont la recherche englobe ces trois catégories, même s'il s'arrête plus précisément sur les premiers, s'appuie donc sur un corpus assez vaste. Les historiens sont coupés de leurs sources, de leurs archives, de leurs bibliothèques, rappelle à juste titre l'auteur (p. 125). Ils sont également dispersés à travers l'Europe et le monde. Le rôle des Groupes académiques russes fondés dans plusieurs capitales est justement de leur offrir les moyens de rester en contact. Celui de Prague voit le jour relativement tard, remarque Kovalev qui en décrit les activités, notamment l'organisation des soutenances de thèses, particulièrement compliquée ne serait-ce que pour réunir à Prague un jury ou même faire venir le doctorant qui parfois doit effectuer le voyage depuis Constantinople (p. 132) ou Shanghai (p. 130). Si bien que, dès la fin des années 1920, se pose la question de l'intérêt de passer des thèses russes en exil qui ne seront reconnues ni par les pays d'accueil ni par la Russie. D'autres institutions de formation et de recherche scientifiques sont confrontées aux mêmes incertitudes. La faculté de droit russe, par exemple, ouverte en 1921, doit fortement réduire ses activités, de même que le nombre d'étudiants admis : 1929 est l'année de la dernière promotion (p. 189-198).
- 5 S'agissant des collaborations tchéco-russes, certaines ont porté leurs fruits. L'émigration a pu favoriser de nouveaux échanges – ce fut le cas du Cercle linguistique

de Prague fondé sur la coopération entre Roman Jakobson et une partie du milieu intellectuel tchèque dont Kovalev traite peu, même lorsqu'il se penche sur la slavistique qui recouvre tant l'histoire que la philologie. L'auteur ne s'arrête guère sur l'exemple de Roman Jakobson, certes particulier. La raison évidente en est qu'il fut plus un théoricien de la langue et de la littérature qu'un historien. Néanmoins, cela n'empêcha pas Jakobson de produire des travaux à la croisée entre la théorie de la littérature et l'histoire, en Tchécoslovaquie notamment (il dispensa un cours sur l'histoire de la théorie de la littérature à l'université de Brno en 1935, s'intéressa à la période husite). Cela pose aussi la question des frontières entre les disciplines. Il est certain que les échanges entre R. Jakobson et ses homologues tchèques n'ont pas toujours été paisibles, ils ne lui en ont pas moins procuré une reconnaissance dans ce domaine. Toutes les collaborations tchéco-russes n'ont pas connu le même succès.

- 6 Kovalev note les malentendus qui ont tenu les Russes à l'écart de leurs homologues tchèques (« Les historiens russes et leurs collègues tchèques : à la recherche d'une réciprocité » et « Problèmes d'adaptation des savants russes », p. 96-124). La langue est souvent restée une barrière, nonobstant la vision panslave d'une fraternité entre peuples de langues voisines. Or cette barrière n'a pas été la seule source de malentendus. L'auteur montre que des historiens comme D.N. Vergun ou encore A.V. Florovskij, malgré la reconnaissance dont ils jouissaient, ont rencontré des obstacles en raison de divergences de fond avec leurs collègues tchèques (p. 103-106). « La science tchèque était plutôt fermée », reconnaît Kovalev (p. 102). Le milieu scientifique tchèque s'est montré méfiant du fait de la concurrence que représentaient les savants russes. Ceux-ci regrettèrent certains choix arbitraires qui les tinrent à l'écart dans les recrutements à l'université par exemple. Or, comme le fait remarquer l'auteur, non seulement le champ universitaire ne pouvait intégrer de nouveaux scientifiques en un tel nombre, mais encore leurs conceptions scientifiques ne correspondaient pas à celles en cours dans la République tchécoslovaque. Certains instituts voient le jour en annonçant qu'un de leurs objectifs est le rapprochement des cultures tchèque et russe (c'est le cas par exemple de Russkij svobodnyj Universitet, p. 198). Quelles qu'aient été les intentions plus ou moins affichées, les tentatives de réunion qu'évoque Kovalev furent relativement ambiguës puisque l'exemple qu'il cite (l'Institut slave et la revue Byzantoslavica, p. 96-97) est battu en brèche un peu plus loin, dans la partie consacrée aux institutions russes. L'histoire du Séminaire/Institut Kondakov (p. 142-158) dévoile les concurrences institutionnelles qui l'ont opposé à la Commission de byzantinologie tchèque, créée en 1929 et dont les relations complexes se sont soldées par la fermeture de l'Institut d'archéologie N.P. Kondakov en 1951 à l'issue d'une évolution paradoxale : son directeur, A.V. Florovskij, qui avait été expulsé de Russie en 1922, demandait le retour de son institution dans le giron soviétique un quart de siècle plus tard, à ses yeux préférable à la fonte de l'Institut au sein de l'Académie des sciences tchécoslovaque. D'autres institutions furent « tchéquisées » ou nationalisées, comme les Archives historiques russes à l'étranger (Russkij zagraničnyj istoričeskij arkhiv, p. 214-231) qui ont connu un destin différent de l'Institut Kondakov. Nationalisées dans un premier temps, elles furent intégrées aux archives du ministère des Affaires étrangères tchécoslovaque le 31 mars 1928, puis de l'Intérieur le 1^{er} janvier 1939, avant d'être cédées, en 1945, à l'Union soviétique et dispersées dans une trentaine de fonds. La trajectoire de ces archives illustre le déplacement de la question russe en Tchécoslovaquie – de l'intégration des exilés, à des enjeux de relations internationales, elle finit par être un problème intérieur – et, par extension, s'y reflète la réduction de la

place occupée par les savants dans le monde académique. Il est dès lors évident que leur effacement de cette arène n'a pas résulté uniquement des malentendus entre savants tchèques et russes, mais qu'il s'inscrit dans un contexte politique, social et économique plus vaste.

- 7 Les différentes expériences des historiens russes vivant à Prague révèlent que les années 1928-1930 furent une césure. Les espoirs des émigrés, qui avaient trouvé une atmosphère favorable pendant la première moitié des années 1920, n'ont pas rencontré le succès escompté. Cela est patent à partir de la fin de la décennie lorsque leur présence devient moins visible. L'effacement progressif des savants russes de la scène scientifique est lié, bien évidemment, à la place qui leur a été octroyée par les autorités scientifiques ou politiques. Il est également dû à la crise économique qui a réduit les aides de l'État (les aides du Zemgor cessent en 1925) ainsi qu'à la question de la définition même de l'émigration. Celle-ci étant envisagée comme un phénomène transitoire, une fois le régime soviétique installé et alors que le retour n'était plus envisageable, qu'allait-elle devenir ? Devait-elle rester une communauté à part ou se fondre dans son environnement ? En outre, neuf ans après le gouvernement français, la Tchécoslovaquie finit, en 1934, par reconnaître officiellement l'existence de l'Union soviétique, ce qui plaça l'émigration dans une position périphérique. La ville était déjà taxée de provinciale dans la topographie de l'émigration : une province par rapport à Paris, la capitale de l'exil russe, comme le rappelle Kovalev (p. 71). Le recul qu'elle a connu à partir de la fin des années 1920 a donc pu être l'écho de celui qui avait déjà eu lieu en France en 1925. Il s'est aggravé avec les changements de la politique étrangère tchécoslovaque. La radicalisation d'une grande partie des Allemands de Tchécoslovaquie, l'arrivée d'Hitler au pouvoir et la pression des communistes favorables aux Soviétiques fait de l'URSS un allié potentiel. C'est dans ce contexte que la communauté émigrée s'est effacée de la scène scientifique tchèque. Dès lors, ne pourrait-on considérer que la visibilité de l'émigration sur la scène scientifique a également régressé parce qu'elle était moins souhaitable ?
- 8 Cependant, si la communauté des historiens russes s'est progressivement effacée, c'est aussi en raison de sa propre fragilité. Cette cause, endogène, est liée au départ des émigrés vers d'autres villes européennes et au décès des plus âgés : la communauté perd peu à peu ses scientifiques, comme le note Kovalev (p. 185). Or la réduction de sa visibilité n'est pas due à la seule diminution du nombre des émigrés ; cet étiolement a encore d'autres origines, notamment les tensions à l'intérieur même de l'émigration qui ont éclaté entre différents cercles scientifiques. Dans une communauté restreinte mais dont les attentes et les appétences sont nombreuses, les concurrences s'exacerbent. Kovalev décrit celles qui ont pu se faire jour entre certaines institutions, notamment l'Institut russe (Russkij Institut) et l'Institut russe d'études de la culture paysanne (Russkij naučnyj institut sel'skoj kul'tury). On retrouve les luttes d'influence politique que l'historien a déjà évoquées en première partie au sujet du Zemgor, qui ont opposé les savants partisans des SR à d'autres savants. Les premiers, qui n'avaient pu trouver la représentation qu'ils espéraient dans l'Institut russe ont fondé un centre d'étude de la culture paysanne qui abordait des questions plus contemporaines et politiques. Par ailleurs, les conflits n'ont pas seulement opposé les instituts mais encore des hommes au sein de ces groupes. Ce fut le cas de Russkoe istoričeskoe Obščestvo, créé en 1925, qui traverse une crise interne lors de la mort de Kizevetter en 1932. La désignation d'un successeur (A.V. Florovskij) ne met pas fin à cette crise qui s'envenime avec des conflits personnels singulièrement violents (p. 170-172). Pour conclure cette

succession difficile, une dispute (née de la mort d'un lapin domestique) révèle combien la promiscuité des personnes au sein d'une communauté réduite et relativement close a exacerbé les dissensions. Les débats historiques n'étaient pas en jeu, pas plus que le fonctionnement de l'association n'était directement visé – bien qu'il fût question de sa direction. La détention des documents officiels, notamment de ses statuts, et leur transmission étaient le point névralgique de ces dissensions. C'était la question de la légitimité et de la conservation de la mémoire qui se posait ici. Ces deux éléments – transmission et conservation – étaient en effet fondamentaux dans la constitution du champ historique russe à l'étranger. La troisième partie du présent ouvrage le montre bien, M.K. Kovalev y souligne l'ancrage contemporain des différents mouvements développés par les historiens russes émigrés à Prague : l'histoire permet de mieux comprendre le présent et, en l'occurrence, elle apporte une réponse aux émigrés et donne un sens aux événements qui les ont jetés sur les routes de l'exil. En outre, elle est cruciale pour l'émigration car elle est un moyen de conserver la mémoire d'une Russie disparue.

- 9 On l'aura compris, cet ouvrage, tout en apportant un très grand nombre d'informations, ouvre des pistes de réflexion. Le lecteur, face à cette analyse fine de la scène scientifique russe en exil, s'interroge, par exemple, sur l'appréhension de l'émigration à travers le prisme d'une ville particulière. La littérature sur l'émigration russe est riche en publications sur les Berlin, Paris, Londres et Shanghai russes... Chacune de ces capitales offre indubitablement un contexte social singulier dans lequel se sont établis les émigrés. Elles s'inscrivent aussi dans un réseau plus vaste de villes de l'exil russe formant un espace transnational. Ce dernier est peu aisé à cartographier tant il est instable, reliant des centres de l'émigration variables et plus ou moins éphémères. L'émigration est elle-même un phénomène transitoire, surtout en Europe centrale où nombre d'exilés sont restés dans des dynamiques migratoires comme le montre Kovalev. Sur les 453 étudiants diplômés de la Faculté de droit russe, seuls 18 sont restés en Tchécoslovaquie parmi lesquels cinq ont bifurqué vers un cursus tchèque (p. 198). Si l'émigration est, par définition, un phénomène transnational, l'organisation du monde scientifique, fondé sur les transferts des savoirs, ne fait qu'amplifier ce caractère. La revue des mouvements de pensée, que dresse Kovalev en troisième partie, retrace la circulation des idées, bien au-delà des limites d'un seul centre. Il est évident ici que l'appréhension de la communauté scientifique exilée russe dépasse le cadre de sa ville d'accueil. Comme cela est décrit dans ces pages, les historiens russes y ont créé un premier réseau prenant forme en fonction de ce que pouvait offrir le pays. Lequel s'est bien évidemment articulé à d'autres. C'est, il est vrai, à un espace plus vaste qu'appartiennent les réfugiés russes. L'on peut rappeler, à ce sujet, le rôle que l'université allemande de Prague ou les revues germanophones ont pu jouer pour certains émigrés russes, en leur permettant de dépasser les barrières linguistiques – sachant que l'allemand était plus couramment parlé et surtout écrit que le tchèque par les scientifiques. Ils ont pu y trouver de précieux outils d'intégration et de reconnaissance grâce auxquels ils ont pu s'inscrire non seulement dans la communauté scientifique nationale mais aussi européenne. Enfin, il convient d'ajouter pour terminer que, tout en évoluant au sein d'un environnement européen, l'émigration s'est constituée dans ses rapports à la Russie. Celle du passé est restée l'objet d'étude privilégié des historiens en exil, tandis que la Russie contemporaine pesait sur leurs relations personnelles, professionnelles, les autorités soviétiques tirant profit des

dissensions au sein de l'émigration, tendant dans la mesure du possible à les instrumentaliser.

- 10 Il ressort de cet ouvrage que, comme tout émigré, l'historien russe exilé à Prague appartient à plusieurs espaces à la fois et s'inscrit dans différents réseaux. Alors qu'ils sont fondamentaux pour saisir l'émigration, ceux-ci sont évoqués à plusieurs reprises sans que l'auteur ne s'y attarde vraiment en y consacrant une partie par exemple : la structure du livre ne le lui permet pas. L'ouvrage se présente en effet sous la forme d'un état des lieux extrêmement précis ; sa volonté d'exhaustivité et les entrées thématiques énumérant la totalité des associations, cercles et instituts ne permettent pas de dégager une problématique claire. Ce choix ne favorise pas la périodisation alors que des ruptures peuvent être mises en évidence et montrer les scissions temporelles de l'histoire de l'émigration (la répétition des années de rupture dans la vie de chaque organisme permet toutefois au lecteur de déduire une périodisation). Quoi qu'il en soit, l'effort de précision et d'exhaustivité de Kovalev fait de son livre un grand dictionnaire de la présence russe à Prague, un ouvrage de référence pour qui s'intéresse à l'histoire de l'émigration ou à l'historiographie d'une façon plus générale. Il serait d'ailleurs dommage de limiter son intérêt aux seuls chercheurs travaillant sur la Russie et l'émigration russe car cet ouvrage s'inscrit dans le domaine plus vaste de l'histoire des sciences en Europe.

NOTES

1. Les fonds conservés dans diverses archives (GARF, RGALI, RAN et autres archives russes, Slovanska knihovna v Praze Litarní archiv Památníku národního písemnictví) de plusieurs figures de l'émigration ont été utilisés (P.N. Savickij, S.G. Puškarev, A.F. Izjumov, E.F. Šmurlo, B.A. Evreinov, P.A. Ostruhov, V.F. Bulgakov, N.A. Elenev, I.A. Persiani, K.P. Nel'govskij, V.P. Volgin V.I. Pičeta, A.V. Florovskij V.A. Francev et des Tchèques F.J. Bodlo et F.K. Krofta), ainsi que celles de toutes les institutions étudiées, celles de la ville de Prague et des universités tchèques et du Bureau du président Masaryk.

2. Sergej P. Postnikov, *Russkie v Praze 1918-1928 gg.* [Les Russes à Prague, 1918-1928], Praga : Volja Rossii, 1928.

3. Russkaja akademičeskaja gruppá v Čechoslovákii, Seminarij (Institut) imeni akademika N.P. Kondakova, Russkoe istoričeskoe občestvo v Praze, Russkij institut, Russkij naučnyj institut sel'skoj kul'tury, Russkij juridičeskij fakul'tet v Praze, Russkij narodnyj (svobodnyj) universitet, Russkij zagraničnyj istoričeskij arkhiv et parmi les réunions informelles : Večera u Florovskogo, Zbraslavskie pjatnicy, Russkij kružok Černošicah, Russkij klub.

AUTEURS

STÉPHANIE CIRAC

CERCEC – CNRS, EHESS, Paris